

# La prise d'Yverdon par les Bernois en 1536

Autor(en): **Gilliard, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **42 (1934)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-32659>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

## La prise d'Yverdon par les Bernois en 1536

Dans deux articles, qui ont paru dans cette revue<sup>1</sup>, j'ai montré ce qu'avait fait — et ce que n'avait pas fait — le duc de Savoie pour la défense d'Yverdon. Il nous reste à étudier le dernier acte du drame.

A Yverdon, comme dans le reste du Pays de Vaud, l'année 1535 s'était terminée sans trop d'inquiétude. Sans doute, Genève, bloquée une fois de plus, appelait les Bernois à son secours ; sans doute, ceux-ci menaient avec le duc des négociations difficiles ; mais ce n'était pas la première fois ; l'orage passerait cette fois encore comme les autres, pensait-on. Les derniers jours de l'année s'écoulèrent dans l'insouciance<sup>2</sup>. On accomplissait, comme des rites, les devoirs habituels à cette date. Le 27 décembre, les comptables déposèrent leurs comptes et, suivant l'usage, l'apothicaire N. Jean Robin fournit les 4 pots de nectar<sup>3</sup>, que l'on buvait à cette occasion. Le lendemain, les Innocents<sup>4</sup> et leur maître vinrent chanter devant l'Hôpital, selon l'usage, en l'honneur des conseillers occupés à la vérification des comptes ; on leur alloua 6 sous de récompense, tandis que les conseillers buvaient 8 pots de Lavaux. On prépara la procuration du nouveau syndic, que l'on ne mit aucune hâte à faire sceller par le châtelain<sup>5</sup>, et, le 4 janvier 1536, le Conseil dina en corps, aux frais de la communauté, pour célébrer, suivant l'usage, la joyeuse entrée en charge de ce

nouveau fonctionnaire <sup>6</sup>, qui s'appelait Guillaume Jocet. Le 6 janvier encore, on offrit 6 pots de vin au « roi de Cuarny et à sa bande », qui, suivant l'usage, étaient venus fêter en ville l'Épiphanie et l'on distribua aux pauvres les 50 sous du legs de feu Perrod Panchaud qui devaient leur être donnés ce jour-là.

Mais ce sont les derniers symptômes d'un état normal. Si les habitants du village de Cuarny pouvaient, dans l'innocence de leurs âmes, célébrer comme de coutume la fête des Rois, il n'en était pas de même à Yverdon, où l'on était mieux renseigné sur les événements. Il y avait de l'agitation ; on avait craint que les compagnons de la ville ne s'injuriassent ou ne se battissent entre eux ; au lieu de la gratification ordinaire, le Conseil leur accorda un subside, parce qu'ils s'étaient conduits honorablement ce jour-là <sup>7</sup>. Était-ce la politique qui semait la discorde en ville ? On peut se le demander.

On ne pouvait ignorer, en effet, que les choses se gâtaient ; coup sur coup, le 30 décembre 1535 et le 2 janvier 1536, les États avaient été convoqués à Moudon ; le 1<sup>er</sup> janvier, le Sr. de L'Isle, de la famille de Dortans <sup>8</sup>, avait été reçu par le Conseil. Ce seigneur, qui allait quelques semaines plus tard participer à la défense d'Yverdon, devait savoir bien des choses. Quoi qu'il en soit, ce n'est que le 13 que l'on s'inquiéta réellement <sup>9</sup> ; on avait envoyé à deux reprises, un émissaire jusqu'à Morat, un autre à Berne même, « pour savoir si les magnifiques seigneurs de Berne voulaient sortir pour venir dans le pays ». La réponse à cette question ne pouvait plus être douteuse. Consultés, les baillages bernois s'étaient prononcés pour la guerre ; le 13 précisément, le Conseil en avait pris connaissance et voté la rupture ; le 16, il déclarait la guerre au duc et levait une armée.

Dès le 13, en effet, le Conseil d'Yverdon commençait à mettre la ville en état de défense. Des charpentiers réparaient la porte derrière l'halle, qui ne tournait plus sur ses gonds, le petit pont-levis de la porte de Gleyre, qui ne se levait plus. Le 15 et les jours suivants, on charria depuis les villages voisins du bois en grande quantité, afin que l'on pût allumer du feu pour les hommes qui monteraient la garde ; le temps était mauvais et les chemins abîmés ; il fallait 3 hommes par char ; tandis que, dans la forêt de la ville, des bûcherons se hâtaient de couper du bois, en ville, d'autres le bûchaient aussitôt. Peu de jours après, Yverdon était devenu, avec Romont, un des centres de la résistance. Exécutant un plan conçu depuis plusieurs années <sup>10</sup>, des gentilshommes vaudois et savoyards s'étaient jetés dans ces places.

Nous ignorons le jour où le baron de la Sarra et ses amis, les seigneurs de St-Saphorin <sup>11</sup>, de L'Isle et de Bercher, — deux Dortans —, ainsi que celui de Montricher — un Vergy — occupèrent Yverdon avec leurs gens. St-Saphorin y était le mardi 18 déjà, jour où il expédiait, d'accord avec le Conseil, un des membres de ce corps et un bourgeois à Romont pour savoir comment ceux de cette ville entendaient se comporter <sup>11bis</sup> ; deux autres bourgeois allaient à Morges pour y voir les soldats qui y étaient alors pour le compte du duc ; et l'on barrait la Thièle en fixant une chaîne de fer à des pieux de chêne pour empêcher le passage des barques.

Quelles nouvelles rapporta-t-on de Romont ? Quels soldats trouva-t-on à Morges ? Nous l'ignorons. L'incertitude la plus grande régnait ; le duc était en Piémont ; personne ne commandait ; villes et seigneurs, laissés à eux-mêmes, cherchaient en vain à s'entendre pour agir en commun <sup>12</sup>. Quand, le lundi 24 janvier, Yverdon renvoya des députés

à Romont, ceux-ci n'osèrent pas remplir leur mission ; ils revinrent sur leurs pas, effrayés « de la multitude des Allemands qui marchaient sur Genève »<sup>13</sup>. A vrai dire, ils manquèrent de courage ; l'armée coucha ce soir-là à Murist<sup>14</sup> et la route de Romont était encore libre<sup>15</sup>, au moins pour l'aller.

Le mardi 25, tandis que l'armée bernoise se dirigeait sur Echallens, le général H. F. Nägeli détacha un trompette pour sommer Yverdon de se rendre, comme le faisait le reste du pays. Le baron de la Sarra répondit qu'il n'en voulait rien faire sans consulter son maître le duc<sup>16</sup>. Le compte communal ne mentionne pas cet incident ; il parle d'une nouvelle lettre expédiée à Morges, le lendemain. On peut supposer que l'on cherchait à assurer le contact avec les soldats italiens qui y étaient depuis peu<sup>17</sup>.

A cette date, en effet, Yverdon était occupé par le baron de la Sarra et les hommes qu'il avait pu rassembler. Le trompette bernois, qui avait pu pénétrer en ville, en estimait la garnison à 400 hommes environ.

Les autorités de la ville étaient fort occupées à transporter du vin destiné à ces soldats<sup>18</sup>. La présence de gentilshommes, qui agissaient au nom du duc, a eu pour conséquence de nous priver de tout renseignement sur la suite des événements. Les autorités urbaines furent dessaisies, en quelque sorte, au profit des militaires, comme cela est naturel dans une ville qui était, au sens propre du mot, en état de siège. Chose plus curieuse, la bourse communale ne fut, pour ainsi dire, plus mise à contribution ; comme le compte du boursier est notre meilleure source, nous ne savons presque plus rien.

Sous l'action énergique de ces officiers expérimentés, on poursuivait les préparatifs ; on réparait les murs, assurait le bon fonctionnement des ponts-levis ; on coupait les ponts

fixes ; on amenait en ville tous les fumiers des faubourgs, et l'on s'en servait pour obstruer les portes ; on accumulait des provisions, du bois, du froment, dont une partie est donnée par la dame d'Orzens <sup>19</sup>, et de la farine ; on fabriqua un moulin à bras, des balles, 150 « moschettes » de fer destinées aux « pierres » (boulets) des coulevrines ; on fixa sur un chevalet une grosse serpentine.

Une fois l'armée bernoise passée, l'on put de nouveau correspondre avec Romont, où N. Jean Robin se rend avec un autre conseiller, les 5 et 6 février ; le 9, le Sr. de Mézières vient à Yverdon ; le 11, c'est un autre grand seigneur, M. de Villarzel <sup>20</sup>. Mais que pouvaient donner ces efforts décousus dans un pays déjà à moitié conquis ?

Le compte de la ville nous renseigne encore, mais d'une façon insuffisante, sur quelques incidents diplomatiques. La garnison d'Yverdon était composée de soldats ramassés un peu partout. Il y avait parmi eux des Fribourgeois ; MM. de Fribourg, qui s'apprêtaient à partager avec Berne les dépouilles de leur coreligionnaire le duc de Savoie, craignaient les difficultés que pourrait provoquer la présence à Yverdon de leurs ressortissants ; ils exigèrent qu'ils fussent licenciés ; on ne le fit pas sans leur offrir le coup de l'étrier <sup>21</sup>.

Le 6 février, on vit arriver Pierre Valier, de Cressier ; ce personnage, dont la famille jouait un rôle important à Soleure, venait offrir les bons services de Messieurs de cette ville : ils étaient prêts à intercéder auprès des Bernois en faveur du salut d'Yverdon. On semble s'être méfié, à Yverdon, de la bienveillance intéressée des Soleurois ; on se borna à envoyer deux bourgeois remercier l'obligeant intermédiaire.

Une autre affaire est plus obscure. Le vice-châtelain, le notaire André Thiot, partit le 29 janvier pour aller à Turin.

Il se rendit auprès du duc. Une notice de la fin de l'année nous apprend que ce prince lui avait remis 200 écus<sup>22</sup>. Peut-être est-ce avec cette somme que fut payée la défense d'Yverdon.

Entre temps, les jours et les semaines avaient passé ; l'armée bernoise était entrée victorieuse à Genève ; elle avait conquis le Chablais ; elle s'apprêtait à rentrer dans ses foyers et recueillait la soumission des villes et des seigneurs qui ne s'étaient pas encore inclinés devant la victoire. Le 11 février, une seconde sommation avait été adressée à Yverdon, qui avait répondu, le lendemain, par un refus catégorique<sup>23</sup>. Le gouvernement bernois décida alors (17 février) de prendre la ville par la force et donna l'ordre au général d'y envoyer des troupes ; elles devaient réduire en passant le château de la Sarraz, sommer Cossonay, les Clées et Ste-Croix ; le gouvernement lui enverrait du renfort en artillerie et ferait préparer à Grandson le matériel nécessaire à un assaut (échelles, etc.)<sup>24</sup>.

Cet ordre correspondait tout à fait avec les intentions du général ; le même jour, en effet, Nägeli écrivait à Berne : « Dès que nous aurons réglé les choses avec les Genevois, nous marcherons sur Morges ; si les gens de Vevey ne se sont pas encore soumis volontairement, nous irons les réduire à l'obéissance ; puis, nous marcherons sur la Sarraz et Yverdon ; on dit qu'il y a là une forte garnison, d'environ 2000 hommes<sup>25</sup>. Comme Vos Excellences le savent bien, cette place est très forte et il ne nous sera pas possible de la prendre avec l'artillerie que nous avons ; aussi nous vous prions de bien vouloir faire préparer sans tarder quatre courtaux, deux serpentines et, en plus ( si cela convient à Vos Excellences et qu'Elles le trouvent nécessaire), deux petits mortiers<sup>26</sup>, chaque pièce avec munition et train. Nous vous prions de nous les faire amener le plus tôt possible ;

puis, avec le secours de Dieu, nous tenterons l'aventure ; nous avons pleine confiance d'y réussir, comme nous l'avons fait ailleurs. Nous avons écrit aussi au bailli de Grandson de nous préparer discrètement quelques corbeilles <sup>27</sup> ; nous envoyons la lettre à Vos Excellences, avec la prière de la lui faire parvenir le plus rapidement et le plus sûrement possible, et sans provoquer l'éveil de la garnison d'Yverdon... » <sup>28</sup>.

L'armée bernoise quitta Genève le 18 février ; le samedi 19, elle était à Morges, où elle passa la nuit. Le dimanche matin, avant d'en repartir, le général reçut la soumission d'Anne de Sévery <sup>29</sup>, femme de François de St-Saphorin. Cette dame fut traitée avec bienveillance : on laissa debout son château de St-Saphorin, sous réserve du bon plaisir de MM. de Berne ; on se contenta d'exiger qu'elle livrât son artillerie, qu'elle s'engageât à ne mettre aucune garnison dans son château et à faire ce qu'il plairait à LL. EE. ; elle paierait une rançon dont le chiffre restait à fixer <sup>30</sup>. Pour la femme du capitaine d'Yverdon, qui tenait encore campagne contre les Bernois, c'était une mesure de clémence <sup>30bis</sup>.

On agit tout autrement avec le baron de la Sarra. L'armée se présenta le jour même devant son château ; il était défendu par 12 soldats, armés de 6 arquebuses ; l'officier qui les commandait fit mine de résister ; il ne capitula qu'après de longs pourparlers. A l'unanimité, l'Etat-major décida de brûler le château. Après l'avoir vidé de ses meubles et des provisions qu'il contenait, on y mit le feu le lundi 21 février ; on voulait que, d'Yverdon, le baron pût en voir les flammes <sup>31</sup>.

L'armée coucha à Rances <sup>32</sup>. Nägeli y trouva une lettre du Conseil de Berne, lui annonçant l'envoi de deux courtaux seulement ; il protesta le lendemain : « Nous avons



reçu hier soir tard la lettre que Vos Excellences nous ont écrite à propos de l'artillerie ; nous regrettons vivement que vous ayez gardé deux courtaux, dont nous avons le plus grand besoin, si nous voulons réellement faire quelque chose. Aussi, nous vous demandons instamment de nous envoyer ces deux pièces, le plus vite possible. Des gens qui n'y entendent rien croient que nous sommes suffisamment armés. [C'est une erreur.] Si nous voulons vraiment obtenir un résultat et ne pas devoir nous en retourner couverts de honte, il nous faut absolument ces deux pièces. Expédiez-les nous donc, avec leur munition, au plus vite et en toute hâte. » Et sur l'adresse, le secrétaire a encore répété deux fois le mot : *Ilends* : en toute hâte <sup>33</sup>.

On voit que le général ne considérait pas comme une petite affaire ce siège d'Yverdon qu'il entreprenait pourtant avec une armée de 6000 hommes victorieux. Le 22 février, il vint prendre ses quartiers à Grandson <sup>34</sup> ; l'armée s'installait à Montagny et dans les environs <sup>35</sup>, pour éviter le marais.

Nous voudrions connaître l'état des esprits à Yverdon, en cette fin de février 1536. Les notices, trop rares, des comptes ne nous le laissent pas apercevoir. L'arrivée de l'armée bernoise ne pouvait pas être une surprise. Les gens d'Yverdon n'avaient cessé de se tenir au courant des événements ; le 6 février, entre autres, on avait payé un des ressortissants de la ville qui avait été cinq jours absent ; il était allé dans la région de Nyon « pour savoir ce que faisaient les soldats qui étaient dans ces parages » ; il avait poussé jusqu'à Genève. Les nouvelles qu'il avait rapportées sur l'étendue de la victoire bernoise ne pouvaient laisser aucun doute dans l'esprit des défenseurs d'Yverdon, à moins que l'émissaire n'ait été aussi peu clairvoyant que cet autre qui, envoyé à Morges, le dimanche 20 et le lundi 21 février,

voir s'il y avait là des soldats, revint en disant qu'il n'y en avait point <sup>36</sup>. C'était vrai, mais ils étaient à la Sarraz et à Rances !

Quoi qu'il en soit, le 21, les gens d'Yverdon ne pouvaient plus douter de la prochaine ouverture des hostilités ; ce jour-là, en effet, ils adressaient au Conseil de Grandson une lettre déclarant « que nous, d'Yverdon, nous voulons toujours être pour Messieurs de Grandson de bons amis et des frères et vivre avec eux comme des frères... » Peut-être cela voulait-il dire que, déjà alors, le Conseil de la ville considérait que l'état de guerre existait entre les gentilshommes savoyards et l'armée bernoise et non entre Yverdon et les terres voisines déjà conquises ; était-ce déjà une précaution en vue d'une capitulation prochaine ? Nous l'ignorons, mais les événements rendent la chose probable <sup>37</sup>.

Les courriers bernois ne perdaient pas leur temps par les chemins et Messeigneurs ne dormaient pas toute la nuit : la lettre, expédiée par Nægeli, de Rances, le mardi matin 22 février, arriva à Berne dans la nuit du 22 au 23 ; à trois heures du matin, l'avoyer et le Conseil lui répondaient ; ils s'excusaient de n'avoir envoyé que deux courtaux ; les deux autres n'étaient pas en état, au début de la campagne, — le général ne l'ignorait pas — et l'on n'avait pas eu le temps de les mettre au point ; cependant, pour donner satisfaction aux officiers, on allait les expédier le plus vite possible <sup>38</sup>. La lettre ajoutait : « On nous dit qu'à Yverdon les bourgeois et l'armée ne s'entendent pas » <sup>39</sup>. Ce qui n'est point pour nous étonner <sup>40</sup>.

Les 22 et 23 février se passèrent dans l'attente ; le général se contenta de faire observer la ville. Les arquebusiers bernois échangèrent quelques coups de feu avec les défenseurs de la ville ; deux des premiers furent blessés, tous deux un peu au-dessus du genou.

Enfin, dans l'après-midi du 24, l'artillerie arriva. On put préparer l'attaque ; le général comptait sur la nuit pour faire faire des levées de terre et placer les canons ; on aurait ouvert le feu, le vendredi 25, dès le matin, et attaqué bravement, avec l'aide de Dieu <sup>41</sup>. On comptait bombarder la ville de deux côtés à la fois <sup>41bis</sup>.

Mais on n'eut pas besoin d'en venir là. Vers la fin de l'après-midi du jeudi 24, lorsque le baron de la Sarra s'aperçut de l'arrivée de l'artillerie et vit que l'affaire devenait sérieuse, il sortit de la ville, à pied, sous prétexte d'observer l'emplacement des pièces <sup>41ter</sup>. Accompagné du Sr. de L'Isle et de ses meilleurs soldats — des confédérés de langue allemande <sup>42</sup> —, il se glissa entre les postes bernois, car le blocus n'était pas hermétique <sup>42bis</sup>, et s'échappa.

*Quand La Sarra ce vit, dit à Saint-Ephorin :*  
« Si le duc me donnait mil et cinq cents florins  
de fin or et de poids, ici ne demeurrais,  
car, par les Allemands, à la fin j'y mourrais. »  
La Sarra sur ce point s'en courut sur les rangs,  
avec Monsieur de L'Isle et tous leurs adhérents,  
lesquels ont délaissé le pays en détresse,  
abandonnant ainsi d'Yverdon la forteresse <sup>42ter</sup>.

Sur quoi, les bourgeois d'Yverdon envoyèrent un tambour pour offrir la capitulation de la ville et demander la paix <sup>43</sup>. Nägeli leur accorda un armistice immédiat et promit sa réponse dans les deux heures : le conseil de guerre se réunit au couvent des bénédictins de Grandson ; il décida de traiter ; il fixa les conditions que l'on ferait aux gens d'Yverdon : la garnison devrait se rendre ; les soldats qui étaient des Bernois ou des Confédérés seraient à la merci des vainqueurs ; les autres auraient la vie sauve <sup>44</sup>. Les bourgeois d'Yverdon livreraient

toutes les chartes établissant leurs franchises, sans aucune réserve ; après quoi, LL. EE. décideraient ce qui leur semblerait bon. La messe serait supprimée. Les gens d'Yverdon devaient livrer toutes leurs armes, leurs armures, leur artillerie, qui seraient toutes déposées au château, sous peine de la corde. Ils ne pourraient conserver chacun qu'un couteau pour couper leur pain. Sous peine d'être pendus également, ils devaient livrer tous les biens meubles qui avaient été apportés à Yverdon pour y être placés à l'abri des murailles de la ville. Les vainqueurs consentaient à leur laisser leurs biens propres, mais on leur imposerait une rançon dont le chiffre serait fixé plus tard ; on tiendrait compte alors de ce qui leur avait été enlevé par le bailli de Grandson, au cours des hostilités (du bétail, essentiellement). On était disposé à accepter la capitulation du capitaine de St-Saphorin, qui aurait la vie sauve ; quant à ses biens, on s'en remettait aux ordres que donneraient LL. EE.

Ces conditions furent présentées aux défenseurs d'Yverdon dans une entrevue qui eut lieu près du pont <sup>45</sup> ; c'était entre jour et nuit ; la situation était désespérée ; les vaincus acceptèrent sans discuter la loi du vainqueur et jurèrent d'observer les articles de la capitulation. Vu l'heure tardive, la reddition proprement dite fut renvoyée au lendemain.

*Le jour Saint Mathias <sup>45bis</sup>, Yverdon fut rendu,  
par le vouloir de Dieu, le cas bien entendu,  
car l'homme fait la guerre et Dieu donne victoire,  
auquel seul appartient honneur, triomphe et gloire*

chante le contemporain genevois, plus pieux que poète, auquel nous avons déjà emprunté plusieurs strophes.

C'est donc le vendredi 25 février, qu'Yverdon ouvrit ses portes à l'armée bernoise ; on remit au vainqueur deux ban-

nières, celle de la ville et celle du capitaine de St-Saphorin, le sceau de la ville et celui de la châtellenie <sup>46</sup> ; on lui livra les soldats qui y étaient encore : trois étaient confédérés, un Uranais, un Thurgovien de Weinfeldén, un Argovien de Bremgarten <sup>47</sup>. Ce dernier faillit payer de sa vie l'erreur qu'il avait commise en s'engageant au service des ennemis d'un des cantons copropriétaires de sa ville d'origine. Il n'échappa que grâce à la présence, accidentelle, à Yverdon, de députés confédérés <sup>48</sup>, qui intercédèrent en sa faveur. Les autres soldats étaient 5 Gruyériens et 60 paysans des environs ; on leur confisqua leurs armes et leurs bourses ; ces dernières n'étaient pas très bien garnies <sup>49</sup> ; leur solde ne leur avait pas été payée intégralement. Toutes les armes des gens d'Yverdon, y compris les cuirasses, furent rassemblées dans la grande salle du château ; il y en avait 200 <sup>50</sup>.

Quel rôle joua, dans la capitulation, le capitaine d'Yverdon, François de St-Saphorin ? La chanson genevoise affirme qu'il en prit l'initiative :

*Saint Ephorin, voyant ce que fit La Sarra,  
les bourgeois de la ville en Conseil asserra,  
lesquels tous d'un accord à Berne se rendirent  
et d'être bons sujets ensemble s'accordirent.*

Pierrefleur dit également qu'il fut un des négociateurs de la reddition. Il ajoute même que la prise d'Yverdon ne lui fit guère honneur, car on l'accusa d'avoir eu l'intention de livrer aux Bernois le baron de la Sarra et le Sr. de L'Isle <sup>51</sup>. Faut-il croire à tant de bassesse ? Voyant tout le pays conquis, a-t-il songé à son château de St-Saphorin et à l'opportunité qu'il y avait à s'entendre avec les nouveaux maîtres du pays ? C'est possible. Ne peut-on pas penser plutôt que, militaire expérimenté, il préféra capituler du moment qu'il reconnaissait que la résistance était inutile ? <sup>52</sup>

Vers la fin de la journée du vendredi 25 février, l'armée bernoise entra à Yverdon. La campagne était finie. Dès le samedi 26<sup>53</sup>, Nägeli put commencer la démobilisation ; il congédia les contingents alliés de Neuchâtel et de Valangin, ainsi que ceux de Neuveville ; il envoya dans leurs foyers des gens de Nidau et de Cerlier<sup>54</sup> ; quoique nos documents ne le disent pas, il en fut de même des hommes du Pays-d'Enhaut, de ceux d'Aigle et de Lausanne qui avaient pris part à la campagne victorieuse ; c'était le moment ; depuis que les choses allaient trop bien, des pillards se mêlaient aux soldats réguliers<sup>55</sup>. Le général congédia également tous les volontaires, en leur donnant à chacun une gratification d'une couronne d'or (environ 120 francs) ; l'artillerie fut mise sur des bateaux et expédiée sur Morat par le lac<sup>56</sup>.

Il laissa à Yverdon une garnison de 200 hommes, sous le commandement de Georges Zumbach, dit Hubelmann, et de Jaques May. Le dimanche 27 février, avec le reste de l'armée, il se dirigeait sur Payerne.

Et les gens d'Yverdon ? Nous ne savons ce qu'ils pensaient. Les comptes ne nous donnent que quelques notices bien insuffisantes. Le dimanche 27 février, le Conseil offrit à la Croix Blanche 8 pots de vin aux capitaines qui, à la Plaine, payaient la solde des compagnons qu'ils congédiaient. Le lendemain, sur l'ordre du capitaine Zumbach, on dut payer le dîner de 8 compagnons qui n'avaient pas reçu de billet de logement<sup>57</sup>. Le syndic s'occupait de faire réparer les ponts qui avaient été détruits<sup>58</sup> et un serrurier remettait en état les armes qui avaient volontairement été abîmées avant la reddition : 9 arquebuses de rempart, 4 arquebuses à main, qui avaient été enclouées, étaient perforées à nouveau<sup>59</sup>.

Les provisions de pain, accumulées en vue d'un siège, n'étaient pas épuisées ; ce qui restait fut vendu au profit de la bourse communale<sup>60</sup>.

Nous en voudrions savoir davantage. Sans doute, les bourgeois d'Yverdon pouvaient s'estimer heureux d'avoir échappé aux horreurs d'un siège ; leur ville n'avait pas été prise d'assaut, ni livrée au pillage. Mais leur sort dépendait dorénavant du vainqueur à la discrétion duquel ils s'étaient remis. Ne devaient-ils pas, enfin, regretter ces longs efforts faits depuis plus de vingt ans pour rendre leur ville imprenable et qui s'étaient montrés si vains ? Conservaient-ils quelque attachement au duc de Savoie, ce prince qu'ils n'avaient jamais vu et pour lequel ils avaient fait tant de sacrifices ? Lui en voulaient-ils de les avoir entraînés dans le malheur par une politique maladroite et de les avoir ensuite laissés sans secours ? Ou bien, comme il arrive au lendemain des grands malheurs qui atteignent les hommes après les avoir longtemps menacés, les bourgeois d'Yverdon ressentaient-ils comme un soulagement ? Ce que l'on redoutait tant et depuis si longtemps était enfin arrivé et cela était moins terrible qu'on ne l'avait cru, et, surtout, on n'avait plus à le craindre.

Le règne des « magnifiques seigneurs de Berne » commençait.

Charles GILLIARD.

#### N O T E S

<sup>1</sup> *R. H. V.*, XLI (1933), p. 257 ss. et XLII (1934), p. 1 ss.

<sup>2</sup> Un agent genevois à Berne affirmait qu'on y avait tiré du canon, en signe de satisfaction, lorsqu'on apprit que, le 14 décembre, les gentilshommes avaient défait, près de Gex, la petite troupe de soldats français qui venait au secours de Genève ; il prétend qu'on en avait entendu le bruit depuis Avenches ; Herminjard, *Correspondance des Réformateurs*, t. III, p. 385, n. 15. Cela paraît bien surprenant à qui sait le calibre des pièces qui étaient alors à Yverdon ; voir plus haut, p. 19 et *R. H. V.*, XLI (1933), p. 262, 267.

<sup>3</sup> Vin aromatisé ; cf. *R. H. V.*, t. XLI (1933), p. 109.

<sup>4</sup> Enfants de chœur ; Gilliard, *Moudon*, p. 549 ss.

<sup>5</sup> Cette pièce ne fut scellée que par le bailli bernois, qui toucha les émoluments.

<sup>6</sup> Le syndic, qui à Yverdon s'appelle *communarius*, est un bourgeois, non un magistrat.

<sup>7</sup> « *eo quod ipsi inter se nullum discordium sive iurgium habuerant, sed honorifice fecerant* ». Cette formule est tout à fait anormale ; ordinairement, on leur assurait 6 liv. ; le chiffre de 1536 manque.

<sup>8</sup> La généalogie des Dortans n'est pas établie avec précision. Claude de Dortans était alors seigneur de L'Isle et, par sa femme, seigneur de Bercher ; *Dict. Hist.*, t. I, p. 203, t. II, p. 148. Nous disons, un peu plus bas, qu'il s'enferma à Yverdon, avec le Sr. de Bercher ; ce dernier était probablement un de ses trois fils, dont deux, Henri et Pierre, furent seigneurs de Bercher ; mss Olivier aux Archives cantonales. Nous ne savons duquel il s'agit. Les dates données par le *Dict. Hist.*, t. II, p. 149, paraissent peu sûres.

<sup>9</sup> Les notices ne disent pas toujours si la date est celle du paiement ou celle de la vacation. Ainsi, il y a deux fois en février des indemnités payées à des gens envoyés à Payerne, pour savoir si les Bernois arrivaient. A ce moment, l'armée bernoise était à Genève. Sur l'état des esprits dans le Pays de Vaud, voir Gilliard, *Moudon*, p. 667 ss.

<sup>10</sup> *R. H. V.*, XLI (1933), p. 265.

<sup>11</sup> François de St-Saphorin n'était pas de la famille de Pesme, comme dit Crottet, p. 267. Cette famille ne vint dans le pays qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; *Dict. Hist.*, t. II, p. 622. Il n'était pas châtelain d'Yverdon. De même, Crottet cite, parmi les seigneurs qui défendirent Yverdon, un Henri de Treytorrens. Le seul Henri de Treytorrens, qui ait vécu alors, est un bourgeois de la ville, très obscur ; il n'était pas gouverneur (c'est-à-dire syndic) comme le dit par erreur la notice généalogique parue dans *Généalogies vaudoises*, t. I, p. 224, ainsi que *Dict. hist.*, t. II, p. 621 ; il n'était pas du Conseil.

<sup>11bis</sup> Romont était défendu par Louis de Bonvillars, Sr. de Mézières près Romont, un des principaux conseillers du duc Charles. Dès le 19 janvier, St-Saphorin agissait à Yverdon au nom du duc ; il mettait un acquéreur en possession des seigneuries de Donneloye, Chanéaz et Mézery ; *Arch. cant.*, Archives Loys, N<sup>o</sup> 3964.

<sup>12</sup> Gilliard, *Moudon*, p. 670 ss.

<sup>13</sup> « *Non potuerunt ulterius transire propter metum tothonicorum qui tunc transibant* »... « *propter multitudinem allemanorum qui tunc ibant contra Gebennas* ».

<sup>14</sup> *M. D. R.*, t. XXXVI, p. 209.

<sup>15</sup> Si la date est exacte. Le mardi 25, l'armée passant par Demoret, se dirigeait sur Echallens ; c'était tout autre chose.

<sup>16</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 256 (Rapports de Nägeli).

<sup>17</sup> *M. D. R.*, *ibid.*

<sup>18</sup> Mesures analogues le 31 janvier, les 1<sup>er</sup> et 6 février ; d'abord, il s'agit de vin tiré des caves des plus gros propriétaires, puis de



vin que l'on fait venir de Champvent et de Valleyres s. Rances ; la ville ne paya que le transport, par 21 s. 3 d., ce qui est très peu de chose.

<sup>19</sup> Une partie du froment provenait des greniers du duc. Le compte du châtelain pour l'année 1535 (15 mars 1535 à 15 mars 1536) porte au chapitre des dépenses en froment : d'abord 4 coupes (2 hl. env.) remises aux « métraux » Cl. Cordey et P. Magnod, envoyés dans les villages pour commander les gens du ressort, en vue du guet et des charrois, « à cause du bruit de la guerre » ; puis environ 21 hl. que l'on avait fait moudre aux moulins d'Orbe « pour la munition de guerre » et qui ont été « délivrés premièrement pour les gens de M. de la Sarra quand ils entrèrent en la ville » ; le solde avait été consommé par les soldats bernois ; enfin 10 hl. avaient été moulus au moulin de Cosseau près Yverdon et à celui de Donneloye et avaient trouvé le même emploi ; Arch. cant. vaud., A g 12.

<sup>20</sup> Le 14, si la date est exacte, il y aurait eu, à Romont, une séance des Etats *pro facto guerre*, dont je n'ai pas trouvé d'autres traces.

<sup>21</sup> Il semble qu'il y ait eu deux réclamations fribourgeoises ; le compte indique une distribution de vin le 1<sup>er</sup> février et une lettre à Fribourg le 12 ; le 16, on offre le vin d'honneur à un bourgeois de Fribourg « *qui dicto die venerat Yverdunum ad querendum certos socios Yverduni sub stipendio domini barronis serrate* ». Fribourg punit ses ressortissants d'une amende de 10 liv. ; Berne néanmoins lui reprocha de ne pas les avoir rappelés plus tôt ; *Eidg. Absch.*, IV 1 c, p. 765. Parmi eux se trouvait un ressortissant du bailliage de Schwarzenbourg, alors sous la souveraineté commune de Berne et de Fribourg. Le bailli bernois de Schwarzenbourg le fit arrêter et transférer à Berne, sous l'inculpation de trahison. Le Conseil lui fit grâce et l'envoya à Yverdon où il pouvait rendre des services en renseignant Nægeli sur l'état de la ville ; on lui avait fait jurer de ne le révéler qu'à lui seul (24 fév.). Il arriva certainement après la reddition de la place. Il s'appelait Lorenz Zwahlen ; Arch. cant. bern., Ratsman. n<sup>o</sup> 254, p. 183 ; cf. *Archiv der hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 274. Des Genevois, qui accompagnaient l'armée bernoise, affirment qu'il y avait eu 250 Fribourgeois à Yverdon ; Grivel et Turrettini, *Archives de Genève*, p. 138. Ce chiffre nous paraît exagéré.

<sup>22</sup> Environ 28,500 fr. Il n'est pas certain que cette somme lui ait été remise à cette occasion. Il fut arrêté peu après son retour et incarcéré à Lausanne. Les commissaires bernois le relaxèrent le 25 mars, à condition qu'il ne quittât pas Yverdon et ne révélât à personne ce que le duc lui avait dit ; Arch. cant. vaud., Bu 1, 2<sup>me</sup> cah., fo 13.

<sup>23</sup> Pierrefleur, p. 112 ss. ; Crottet, p. 268 s. ; Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 243 s. ; cette sommation émanait du gouvernement même de Berne.

<sup>24</sup> Arch. cant. bern., Ratsman. n<sup>o</sup> 254, p. 159 s., 167 s. ; Teutsch-Missivenbuch W, p. 181 s. ; Crottet, p. 269, n. 2. — Dès le 20, le

bailli de Grandson réquisitionnait toutes les grosses barques de Neuchâtel et les faisait concentrer à Auvernier ; le 21, le gouvernement bernois demandait qu'on les envoyât à Estavayer pour y prendre de l'artillerie ; Piaget, *Documents sur la Réformation*, t. I, p. 230 n.

<sup>25</sup> Chiffre fortement exagéré ; le jour de la capitulation, il y avait encore 70 soldats à Yverdon ; ceux qui s'étaient échappés avec le baron de la Sarra ne pouvaient être bien nombreux ; voir plus bas, p. 330.

<sup>26</sup> *Vier kartonenn, zwo Notschlang unnd darzu... Zwen Poler.*

<sup>27</sup> Afin de porter de la terre pour combler les fossés.

<sup>28</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 266 ; Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 25 ; V. Anshelm, *Berner-Chronik*, t. VI, p. 261.

<sup>29</sup> *M. D. R.*, t. XXVIII, p. 111. Elle n'avait pas d'enfants, contrairement à ce que dit Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 242.

<sup>30</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 31 ; V. Anshelm, t. VI, p. 261 s. ; Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 242.

<sup>30bis</sup> Cette mesure avait été prise sur un ordre exprès du gouvernement ; Arch. cant. bern., Ratsman. n<sup>o</sup> 254, p. 167.

<sup>31</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>os</sup> 31, 32 ; *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 274 ; *M. D. R.*, t. XXXVI, p. 224 ; Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 243 ; Liliencron, *Die Volkslieder der Deutschen*, t. IV, p. 142 s.

<sup>32</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 33 ; *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 274. Il y a une erreur à cet égard dans Crottet, p. 269, dans *M. D. R.*, XXXVI, p. 225 et dans *Dict. hist.*, t. II, p. 839.

<sup>33</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 267.

<sup>34</sup> Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 244, d'après Stettler, *Schwytzer Chronik*, t. II, p. 86, affirme qu'il était malade. Le compte du trésorier allemand (H. F. Nägeli), aux Archives de Berne, porte l'indication de quelque dépense chez un aubergiste de Grandson, pour le prévôt de l'armée. Une autre notice montre que Nägeli y avait son quartier-général. Mais il n'y a rien à ce sujet dans les comptes du bailli de cette ville.

<sup>35</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 33.

<sup>36</sup> Peut-être la date est-elle inexacte dans le compte, qui ne fut établi qu'à la fin de l'année.

<sup>37</sup> Voir plus bas, p. 330. Il faut noter cependant qu'un volontaire zurichois de l'armée bernoise déclare que la population était hostile aux Bernois « *sie sind lang bös Berner gsyn* » ; *Zwingliana*, t. III (1917), p. 264. Voir Appendice, p. 342.

<sup>38</sup> Le compte du trésorier allemand porte une somme de 56 liv. (bernoises) et 10 s. versée à « *Uly Studer umb allerlei schmidwerck, alss man gan Yfferten zoch* ».

<sup>39</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 268. Le même jour, le Conseil envoya 3 messages successifs à Nägeli ; les deux

autres ne concernent pas Yverdon. Cette mésentente est affirmée également par le soldat zurichois dont je donne le récit dans l'Appendice.

<sup>40</sup> Voir mon article précédent, plus haut, p. 3 ss.

<sup>41</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 274 et 275 ; c'est à ce rapport de Nægeli que j'emprunte également tout ce qui suit, lorsqu'il n'y a pas d'autre indication. — C'est par une exagération poétique qu'un Genevois, auteur d'une chanson sur la guerre, a écrit :

Le premier jour au soir, on chargea les canons,  
serpentes, mortiers, arquebuses et faucons.  
Adonc le canonnier, comme sage et habile,  
de tous ses gros canons fit saluer la ville.

Arch. Genève, Portefeuille hist., n° 1169<sup>bis</sup> ; De Crue, *Jahrb. für Schweiz. Geschichte*, t. XLI, p. 275.

<sup>41bis</sup> Des Genevois, qui avaient rejoint l'armée, écrivent d'Orbe, le mardi 22 février, avant de connaître le retard de l'arrivée de l'artillerie : « Touchant d'Yverdon, le camp est devant et, demain au matin, il sera salué de deux côtés, car Messieurs ont fait venir 4 canons avec 1500 h., du côté de vers Yvonand. » Grivel et Turretini, p. 138 ; cf. plus bas, Appendice, p. 341.

<sup>41ter</sup> Un chant de guerre bernois contemporain dit : « Les Srs de La Sarra et de L'Isle virent que cela devenait sérieux ; ils se dirent : « Nous voulons aller voir où ils placent l'artillerie. » Liliencron, t. IV, p. 143.

<sup>42</sup> Une cinquantaine, quelques-uns déguisés en mendiants, dit le même texte.

<sup>42bis</sup> *Zwingliana*, t. III, p. 264. Voir Appendice, p. 341.

<sup>42ter</sup> Arch. Genève, Portefeuille hist., n° 1169<sup>bis</sup>. — St-Ephorin, c'est St-Saphorin. — « Le bruit est que le baron s'est sauvé, disant qu'il est allé quérir secours », écrivaient déjà, le 22, les Genevois qui étaient à Orbe ; Grivel et Turretini, p. 138.

<sup>43</sup> Le Journal de campagne de Nægeli dit que cette lettre fut envoyée à Berne ; Arch. cant. vaud., B u I, fo 35. Pierrefleur (Ed. Junod), p. 113, donne le texte d'une lettre, adressée au bailli de Grandson, qui était Bernois. S'il s'agit de la même lettre, on se demande comment le chroniqueur d'Orbe en a pu connaître le texte. Y aurait-il eu deux missives, l'une adressée au général et envoyée à Berne, l'autre adressée au bailli de Grandson, et que Pierrefleur aurait eu l'occasion de copier ?

<sup>44</sup> Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 245 s. Le texte de la capitulation avait été envoyé à Berne ; Arch. cant. vaud., B u I, fo 35 s. ; il n'est plus aux archives de cette ville. Stettler, p. 87, qui l'avait connu, en donne un résumé ; il ne mentionne pas la suppression de la messe. Lorsqu'il préparait son *Chroniqueur*, Ls Vulliemin en avait fait prendre une copie, dans la collection de l'avoyer de Mülinen, semble-t-il. Cette copie se trouve à la Bibliothèque cantonale vaudoise, dans le recueil manuscrit, coté H. 91. C'est ce texte que j'ai suivi ; il présente quelques difficultés.

<sup>45</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 35. Ce document, le Journal de campagne de Nägeli, ne dit pas de quel pont il s'agit. Puisque l'armée avait ses quartiers à Montagny et à Grandson, il ne peut être question que de l'un des deux ponts qui franchissent le bras ouest de la Thièle, le pont de Cheminet ou plus probablement le pont de Gleyre. Je ne sais sur quel document Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 244, s'appuyait pour affirmer que les Bernois avaient dirigé leur attaque sur le faubourg de la Plaine. Il n'y eut pas échange de boulets, comme le raconte Crottet, p. 269 s.

<sup>45bis</sup> Le 25 février les années bissextiles, donc en 1536 ; cf. De Crue, *op. cit.*, p. 276, où il y a, par inadvertance, le 24.

<sup>46</sup> Bibl. cant. vaud., H. 91.

<sup>47</sup> Une note du Journal de campagne, ajoutée après coup, nous apprend qu'il y avait encore un garçon de Röthenbach (Berne) ; Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 36. — Les chants bernois contemporains expriment une vive indignation contre ces Confédérés déloyaux qui avaient pris les armes contre Berne ; on s'en souviendra, disent-ils ; Liliencron, t. IV, p. 135, 143.

<sup>48</sup> Il s'agit sans doute des ambassadeurs des cantons de Zurich, Glaris, Bâle, Schaffhouse et Appenzell, ainsi que des Grisons, qui étaient allés à Genève et au camp bernois, pour tâcher de rétablir la paix ; Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 24, 25, 27 ; *Eidg. Absch.*, IV 1 c, p. 628 ss. ; *M. D. R.*, t. XXXVI, p. 221, 228.

<sup>49</sup> On récolta tout de même 46 cour. (plus de 5500 fr.) ; comptes du trésorier allemand. Mais, probablement, cette somme correspond à la totalité de l'argent comptant trouvé à Yverdon, quoique le texte, très bref, ne parle que de l'argent confisqué aux soldats : « *so er den welchen Knechter hatt abtrogen* ».

<sup>50</sup> Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 38 ; Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 246.

<sup>51</sup> Pierrefleur, p. 113.

<sup>52</sup> Voir plus haut, p. 15, son attitude en 1530.

<sup>53</sup> Il y a une erreur aux p. 244 et 246 du *Chroniqueur*, généralement exact ; le 24 février était un jeudi ; le samedi était le 26 février.

<sup>54</sup> *Archiv des hist. Vereins des Kt. Bern*, t. XII, p. 276 ; Arch. cant. vaud., B u I, f<sup>o</sup> 36 ; Vulliemin, *Chroniqueur*, p. 247, mais on ne donna pas 20 couronnes d'argent à chaque soldat allié ; il n'est pas question de cela dans les documents ; la couronne est toujours une pièce d'or. Voir Appendice, p. 342.

<sup>55</sup> *M. D. R.*, t. XXXVI, p. 200.

<sup>56</sup> Inquiet du côté de Soleure, à la suite d'un conflit confessionnel, le Conseil de Berne songeait à l'expédier du côté du Seeland ; Arch. cant. bern., Ratsman. n<sup>o</sup> 254, p. 178, 179.

<sup>57</sup> *Qui erant in villa Yverduni et non erant hospitati et clamabant fame*. Étaient-ce des soldats de la nouvelle garnison ou des volontaires congédiés qui traînaient ?

<sup>58</sup> Voir plus haut, p. 324.

<sup>59</sup> On munissait aussi les arquebuses de *fichiz feuz* (?). Des mèches, je suppose.

<sup>60</sup> Note de la main du secrétaire Henri Auberjonois (qui a copié tout le compte) à la suite du chapitre des recettes : « *de pane per ipsum vendito... qui remanserat in villa quando magnifici domini nostri domini Bernenses intraverunt villam Yverduni... VII lib. IV s.* » (environ 300 fr.).

*Erratum.* Dans la note 4 de la page 23, je fais allusion à une lettre de Saint-Saphorin où il est question de la guerre contre le Turc. Je l'ai attribuée à l'année 1529. Je crois qu'elle est de l'année 1532. En août 1532, en effet, Soliman menaçait de nouveau l'Autriche, et Charles-Quint marchait à sa rencontre dans la direction de Vienne. Quant à Saint-Saphorin, il était bien à Yverdon alors.

## APPENDICE

### La prise d'Yverdon en 1536

récit d'un témoin oculaire.

Sous la cote ms. G. 216, la Bibliothèque centrale de Zurich conserve une chronique où nous pouvons lire un récit de la prise d'Yverdon. C'est une copie du XVIII<sup>me</sup> siècle. L'auteur était Félix Schweizer, un des fils du banneret zuricois qui succomba sur le champ de bataille de Cappel. Malgré les défenses sévères de l'autorité, le jeune Schweizer s'engagea au service étranger ; en particulier, il fit la campagne de 1536, avec l'armée bernoise, à titre de volontaire. Il resta ensuite à Yverdon pendant trois ans, comme soldat de la petite garnison qui occupait le château. Rentré plus tard à Zurich, il y fut frappé d'une lourde amende et finit ses jours à l'hôpital. (P. Schweizer, *Zwingliana*, t. III (1917), p. 261 ss.)

Félix Schweizer n'était pas un écrivain ; sa langue est pauvre et il ne sait pas composer ; mais, parfois, il ne manque pas d'humour. Son récit a été rédigé entre 1557 et 1567, soit vingt ou trente ans après les événements ; sauf en ce qui concerne Yverdon où il avait séjourné plusieurs années, ses souvenirs sont très imprécis. Les passages les plus intéressants méritent cependant d'être publiés. En voici la traduction :

....Le seigneur de La Sarra était le commandant en chef des Savoyards dans cette guerre. Il s'était installé à Yverdon, une forte place ; c'est là qu'il attendait les Bernois. Les Bernois donc marchèrent finalement contre la place forte et le château d'Yverdon...<sup>1</sup>. Ils (les Savoyards) nous tirèrent dessus énergi-

<sup>1</sup> Schweizer écrit *Iffertenn*, et il ajoute : *in saffyscher Sprach Ewerdüng*.

quement et nous firent bon accueil et nous tuèrent plusieurs hommes<sup>2</sup>. Mais les Bernois avaient déjà renvoyé leur grosse artillerie et ils durent de nouveau faire revenir des canons ; ils vinrent par le lac. Alors ceux de la ville perdirent courage. Les Bernois faisaient la guerre bien imprudemment ; car ils n'avaient assiégé la ville d'Yverdon que d'un côté, du côté de Grandson, près de tuillières<sup>3</sup>, et ils ne l'avaient pas assiégée du côté de Lausanne. Les Bernois n'ont pas davantage tiré un seul coup sur la ville et on est resté quelques jours devant la ville, en attendant que la grosse artillerie arrive. Elle arriva un soir. Et au moment où nous, les volontaires, nous devions passer par le lac avec quelques pièces, — notre capitaine était Jost Nägeli<sup>4</sup>, Georges Hubelmann<sup>5</sup> était enseigne —, il était déjà assez tard et il commençait à faire sombre. Alors le seigneur de La Sarra s'échappa avec ses soldats et ils s'enfuirent honteusement, et avec lui les confédérés qu'il avait à son service ; ils s'étaient conduits à Yverdon comme des arrogants et des polissons, à ce que nous ont raconté plus tard les bourgeois. Et quand nous campions devant la ville, ils se tenaient sur les murailles et nous criaient : « Hé ! fientes de vache ! fientes de vache ! » J'en ai bien reconnu quelques-uns, en particulier de Lachen<sup>6</sup> : Hans Brunner, Frantz Schetty, Jost Amman. Et nous avons trouvé les noms de quelques autres dans la ville d'Yverdon, écrits à la craie sur les murs, et avec leurs écussons à côté.

Il faut aussi que je raconte comment nous avons débarqué. Nous avancions de telle manière que nous ne pouvions pas arriver à terre tout de suite. Et si nous avions débarqué, ils nous auraient abattus dans nos bateaux, car nous voyions les mèches allumées qu'ils portaient. Et ils se sont enfuis au château de Chillon<sup>7</sup>, cette même nuit. A la longue, nous arrivâmes dans le faubourg<sup>8</sup>. Alors nous mîmes le feu à une maison ; c'était

<sup>2</sup> C'est une erreur ; il n'y eut que deux blessés.

<sup>3</sup> Une chanson genevoise contemporaine dit de même :

...Puis devant Yverdon le camp s'en est allé  
aux marais près du lac et de la tuilerie  
où les Bernois ont mis leur grosse artillerie.

F. De Crue, *Jahrb. f. Schweiz. Geschichte*, t. XLI, p. 275. — Il s'agit des Tuileries de Grandson, entre cette ville et Yverdon.

<sup>4</sup> Il y a là une erreur de prénom évidente.

<sup>5</sup> Appelé aussi Georges Zumbach ; c'était un officier expérimenté qui fut le premier bailli d'Yverdon. Voir plus haut, p. 333.

<sup>6</sup> Il y a plusieurs villages de ce nom ; il s'agit probablement ici de celui qui est dans le canton de Schwyz, dans la Marche, au bord du lac de Zurich.

<sup>7</sup> C'est une erreur, je crois.

<sup>8</sup> La Plaine.

le signal convenu avec ceux de l'autre côté pour leur faire savoir que nous avions passé. Puis on fut tranquille toute la nuit ; les oiseaux s'étaient envolés de la volière ; si nous avions pu nous emparer d'eux, nous les aurions, je crois bien, rendus hérétiques de la belle façon<sup>9</sup>. La ville donc se rendit, ainsi que le château et on ne tira pas un seul coup de canon et on enleva aux bourgeois toutes leurs armes et on les porta dans le château. On leur laissa à peine de quoi couper leur pain, car on n'avait pas confiance en eux. Ils ont été longtemps de mauvais Bernois, les jeunes comme les vieux, les femmes comme les hommes. Et comme la paix avait été faite avec la ville, on expédia toute la grosse artillerie, car ils (les Bernois) avaient amené justement de belles grosses pièces et on allait leur (aux habitants) souhaiter le bonjour des deux côtés de la ville. On nous donna donc notre congé et on donna une couronne<sup>10</sup> à chaque compagnon. Alors chacun rentra chez soi...

---

## APRÈS LES BANQUETS DE 1791

*d'après la correspondance inédite de quelques fugitifs.*

La révolution française de 1789 fit sentir son influence en Suisse un peu partout ; dans le canton de Schaffhouse et à Aarau il y eut en 1790 des mouvements révolutionnaires vite étouffés par les troupes zurichoises et bernoises. Dans le Bas-Valais la révolution fut plus grave encore. Réprimée énergiquement par les Bernois elle eut un grand retentissement dans le Pays de Vaud.

Dans cette région les idées révolutionnaires étaient surtout propagées de Paris par les proscrits et les fugitifs qui avaient des sujets de mécontentement contre Berne. Au moyen de correspondance, de brochures et de journaux et même avec des libellés et des feuilles volantes, ils poussaient les Vaudois à la révolte, aussi les Bernois, inquiets, firent-ils dès 1789,

<sup>9</sup> C'est ainsi que je comprends les mots : *man hette si lutyrsch ketzszert*.

<sup>10</sup> Un écu qui valait environ 120 fr. ; voir plus haut, p. 333.